

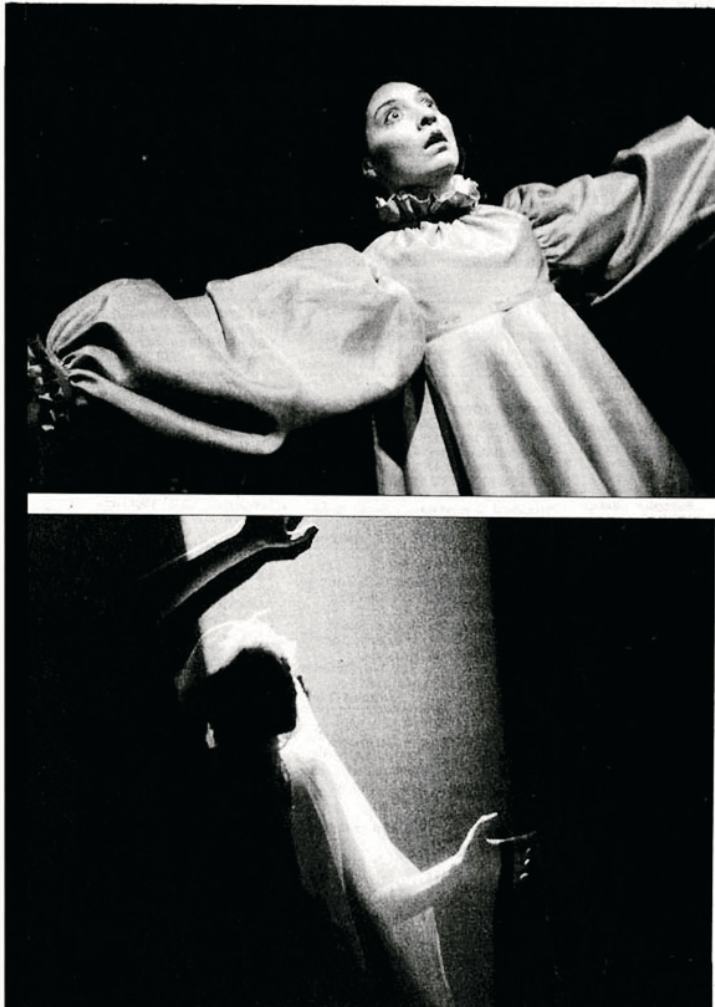


Le Temps

THÉÂTRE • Andrea Novicov transforme à la Grenade ses comédiens en pantins le temps d'un superbe fantasma hispanique

Folle nuit d'épouvante théâtrale à Genève

LE TEMPS • VENDREDI 4 AVRIL 2003



Léa Pohlhammer (en haut), une interprète fantomatique (en bas) et Anne-Catherine Savoy (à droite) se métamorphosent en marionnettes, poupées funestes sorties d'une toile de Velázquez ou d'un cauchemar andalou.

ARCHIVES

Alexandre Demidoff

Une nuit d'épouvante au Théâtre de la Grenade à Genève. Une nuit hilare aussi dans *La Maison de Bernarda Alba*, entre défilé de pantins, train fantôme et fantasmagories andalouses. Bonheur d'enfant donc, assistant sous la couverture aux coupables égarements d'une sœur troussée par son amant. Andrea Novicov signe ici le spectacle le plus canaille, le plus joueur, c'est-à-dire aussi le plus séducteur du moment.

Certains spectateurs amoureux ne s'y trompent d'ailleurs pas qui, à la Grange de Dorigny à Lausanne où cette *Maison* a vu le jour, y sont revenus plus d'une fois pour le bonheur d'entendre sonner les matines, comme dans l'Espagne de Federico Garcia Lorca, auteur de la pièce. D'autres, déjà piqués, savent qu'ils reviendront écouter bourdonner cette maisonnée, essaïm de guêpes funestes cherchant à

échapper à la ruche fatale, à la reine mère surtout, cette Bernarda Alba qui d'un coup d'éventail revêche fauche les espérances.

Mais pourquoi diable tant d'enthousiasme? Le chroniqueur aurait-il des vues inavouables sur l'une des filles recluses de Bernarda Alba? Mais non. Seulement il y a longtemps qu'Andrea Novicov, metteur en scène polyglotte, passé par Milan notamment, intrigue. L'artiste désarticule volontiers le vieux corps théâtral, bousculant parfois les convenances, hardi donc, mais aussi brouillon. L'hiver passé par exemple, sa version de *La Nuit des rois* de Shakespeare embrumait plus d'un amateur à l'Arse-nic de Lausanne. Des idées, oui, mais beaucoup de scories. Et voilà que tout s'éclaircit dans *La Maison de Bernarda Alba*. Andrea Novicov, son scénographe Christophe Kiss et les sept interprètes débordent bien d'invention, mais cette fois chaque intuition trouve sa place.

Au départ, cette option audacieuse et pertinente: installer Bernarda Alba, ses filles et leur épouvantail de grand-mère dans un castelet. C'est ce qui s'appelle cadrer son sujet. L'option est d'autant plus séduisante qu'elle rappelle combien Federico Garcia Lorca, fusillé en 1936 à Grenade par les matamores franquistes, chérissait les formes po-

Pur plaisir chez Novicov d'épouvanter et de pousser le conte jusque vers ses abîmes

pulaires. Changement d'échelle théâtrale donc et métamorphose obligatoire pour les comédiens obligés d'assimiler la gestuelle syncopée et les fausses raideurs de la marionnette. C'est que les personnages sont ici des pantins, belle façon de signaler leur alié-

nation, leur garde à vue permanente, placés qu'ils sont sous la haute surveillance d'une mère despotique, cousine à sa manière du général Franco, dont l'ombre endeuille 1936, année où la pièce est écrite.

Oui, cette œuvre semble bien inspirée d'un pressentiment terrible: l'Espagne est en train de changer de bord et Lorca n'a plus que quelques mois à vivre. Ultime manœuvre pour le poète: fabriquer une fiction qui parle de cette asphyxie à venir. Andrea Novicov s'en empare à son tour, histoire non pas seulement de libérer cette terreur nocturne, mais de révéler aussi combien la nuit de Lorca est paradoxalement libératrice. Liberté de jeu donc, sur le castelet démoniaque – car truffé de trompe-l'œil. Mais voici que gémissent les filles endeuillées (mort du père au seuil du drame), que tintinnabulent les cloches, que s'agitent les ombres, un gynécée en robe noire, comme dans les toiles des grands

maîtres espagnols. Elles ont le visage cireux, la tête énorme, grossie par mille chimères indicibles, sur leur corps de poupée et elles n'aspirent qu'à une chose: laisser tomber la mantille et goûter au feu des amours interdites sur les lèvres de Pepe le Romano, qu'elles guettent à travers les moucharabiehs.

Pur plaisir donc chez Novicov d'émerveiller ici, d'épouvanter là, de pousser le conte jusque vers ses abîmes, là où l'histoire des sœurs Alba devient notre cauchemar, notre obsession, un peu comme dans les films de David Lynch. Nous voilà à notre tour captifs, jouissant de nos peurs bleues. Frousse comique qu'on voudrait voir partager par le plus grand nombre. ■

LA MAISON DE BERNARDA ALBA, Genève, Théâtre de la Grenade, rue des Vieux-Grenadiers 10, jusqu'au 20 avril. Loc. 022/321 99 11; puis Centre culturel de Neuchâtel, les 25 et 26 avril.